

Moment de mémoire

Église Saint-Joseph de Deschambault, 2 novembre 2011

« Le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants. »

Cimetière Saint-Pierre d'Aix-en-Provence, inscription sur le Mémorial dédié aux Français d'Algérie et aux rapatriés d'outre-mer

La Bible, « L'ecclésiaste », II.3 :

Il y a le moment pour tout, et un temps pour tout faire sous le ciel :

Un temps pour enfanter,
Et un temps pour mourir;
Un temps pour planter,
Et un temps pour arracher le plant.

(...)

Un temps pour pleurer,
Et un temps pour rire;
Un temps pour gémir,
Et un temps pour danser.

(...)

Un temps pour chercher,
Et un temps pour perdre;
Un temps pour garder,
Et un temps pour jeter.

(...)

Quel intérêt a-t-on à la peine qu'on prend ?

Yasmina Khadra, Ce que le jour doit à la nuit :

S'il n'y avait qu'un seul instant de notre vie à emporter pour le grand voyage, lequel choisir ? Au détriment de quoi et de qui ? Et surtout, comment se reconnaître au milieu de tant d'ombres, de tant de spectres, de tant de titans ?... Qui sommes-nous au juste ? Ce que nous avons été ou bien ce que nous aurions aimé être ? Le tort que nous avons causé ou bien celui que nous avons subi ? Les rendez-vous que nous avons ratés ou les rencontres fortuites qui ont dévié le cours de notre destin ? Les coulisses qui nous ont préservés de la vanité ou bien les feux de la rampe qui nous ont servi de bûchers ? Nous sommes tout cela en même temps, toute la vie qui a été la nôtre, avec ses hauts et ses bas, ses prouesses et ses vicissitudes; nous sommes aussi l'ensemble des fantômes qui nous hantent... nous sommes plusieurs personnages en un, si convaincants dans les différents

rôles que nous avons assumés qu'il nous est impossible de savoir lequel nous avons été, lequel nous sommes devenus, lequel nous survivra.

(...)

Si tu veux faire de ta vie un maillon d'éternité et rester lucide jusque dans le cœur du délire, aime... Aime de toutes tes forces, aime comme si tu ne savais rien faire d'autre, aime à rendre jaloux les princes et les dieux... car c'est en l'amour que toute laideur se découvre une beauté.

Pierre Monette, *Dernier automne* :

Nous sommes peu de chose, mais ce peu est tout ce que nous sommes : de la matière qui respire ; nous passons comme un souffle, nous ne sommes que ce souffle. Vivre c'est faire en sorte que la matière ne perde pas tout à fait son temps à être ce que nous sommes.

Jean-François Beauchemin, *Cette année s'envole ma jeunesse* :

Ce qui rend la mort des autres si odieuse, c'est qu'elle nous refuse ce refuge naturel qu'est l'espoir.

Alice Ferney, *Les autres* :

Il me semble que la mort me donne de l'importance. Comme à n'importe quel défunt. Je vais devenir celle qui a passé, celle qui ne reviendra plus : celle qui fait défaut, celle qui vous manque. À qui peut-on bien manquer à la longue, je me le demande ! Mais c'est ainsi que le deuil se passe. Les atours de la nostalgie m'habilleront. Mes défauts seront effacés. Mes fautes rachetées. On pardonne tant de choses à nos morts quand il vaudrait mieux pardonner aux vivants. Je voudrais offrir l'absolution que l'on me donnera à ceux qui chemineront encore ici.

Jean-François Beauchemin, *Cette année s'envole ma jeunesse* :

Le petit cimetière restait une étape habituelle. Je n'y entrais plus toutefois avec le même tremblement. Ma fièvre s'était transformée, pour se muer en une émotion plus sourde, un désordre moins vaste. La vieille grille un peu rouillée sous laquelle je passais à cinq heures du soir n'était plus le noir emblème d'une traversée vers la mort. J'avais cessé d'astiquer avec ma paume la stèle d'une morte, de désherber si ponctuellement autour de la mince plaque de marbre. Je ne m'intéressais plus à ces manies de sentinelle chargée d'empêcher la vie de jouer son rôle. Et ce n'était déjà plus tellement ma mère dont je venais me souvenir en ce lieu, c'était la vie que j'observais en train de reprendre ses droits. J'acceptais mieux cela, que maman fasse partie désormais de cet ordre que le monde impose pour sa propre suite. Je souscrivais à cette forme-là de l'éternité.

Fernand Ouellet, *Les heures* :

Nous sommes figés,
comme des enfants
par leurs frayeurs.
Mais nous retrouverons
nos morts.
Nous les reconnâtrons
à leurs voix lumineuses.
Ardents,
ils nous couvriront
durant l'affaissement
du monde.
Nous ne pouvons
plus reculer.
La vie nous tient
jusqu'au silence.
Le périple commence
toujours par l'abîme.
Par la révélation
du vide,
la chute entière
dans la solitude.
C'est à cette vitesse
ténébreuse
que nous consomons
les désirs.
Que nous trouvons
l'espace
qui a la vastitude
lumineuse
de la démesure parfaite.
Là seulement
les morts nous aideront
à naître.
Enfin
nous serons coupés
des divagations,
des miroirs,
des échéances suffocantes.

Anne Hébert, « Retourne sur tes pas », *Poèmes* :

Retourne sur tes pas ô ma vie
Tu vois bien que la rue est fermée.

Vois la barricade face aux quatre saisons
Touche du doigt la fine maçonnerie de nuit
dressée sur l'horizon
Rentre vite chez toi
Découvre la plus étanche maison
La plus creuse la plus profonde.

Habite donc ce caillou
Songe au lent cheminement de ton âme future
Lui ressemblant à mesure.

Tu as bien le temps d'ici la grande ténèbre :
Visite ton cœur souterrain
Voyage sur les lignes de tes mains
Cela vaut bien les chemins du monde
Et la grand'place de la mer en tourment

Imagine à loisir un bel amour lointain
Ses mains légères en route vers toi

Retiens ton souffle
Qu'aucun vent n'agite l'air
Qu'il fasse calme lisse et doux
À travers les murailles
Le désir vole rôde et poudre
Recueille-toi et délivre tes larmes
Ô ma vie têtue sous la pierre !

Félix Leclerc, « La vie, l'amour, la mort », *Cent chansons* :

C'est beau la vie,
comme un nœud dans le bois
C'est bon la vie,
bue au creux de ta main
Fragile aussi,
même celle du roi
C'est dur la vie,
vous me comprenez bien.

C'est beau l'amour,
tu l'as écrit sur moi
C'est bon l'amour
quand tes mains le déploient
C'est lourd l'amour
accroché à nos reins
C'est court l'amour
et ça ne comprend rien.

C'est fou la mort,
plus méchant que le vent
C'est sourd la mort,
comme un mort sur un banc
C'est noir la mort
et ça passe en riant
C'est grand la mort,
c'est plein de vie dedans.

Laurent-Michel Vacher, *Une petite fin du monde. Carnet devant la mort* :

Celui qui va mourir est le même que celui qui a vécu, avec les mêmes travers, les mêmes forces, le même caractère. Il va sans doute affronter la perspective de sa mort avec d'autant plus de franchise qu'il aura cultivé les vertus de la lucidité dans les étapes antérieures de son existence. Il va essayer de tirer le meilleur parti du peu de temps qui lui reste dans la mesure où il aura toujours tenté d'exploiter au maximum les possibilités que la vie lui offrait.

(...)

Nous sommes des êtres vivants. La vie est tout ce que nous connaissons, tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes. Nous y tenons comme au plus précieux des biens.

(...)

On n'est pas athée par courage. Mais j'admets que la mort paraît souvent plus facile à apprivoiser pour ceux qui croient profondément en une survie de la personne ou de l'« âme ». À leurs yeux, la mort peut bien sembler un passage pénible, mais en dernière analyse ce n'est quand même qu'un passage. L'essentiel d'eux-mêmes ne mourra pas. Ils peuvent donc espérer – par exemple rêver de retrouvailles dans l'au-delà avec les êtres qui leur sont chers.

L'athée ne le peut pratiquement pas. Pour lui, sa mort sera une fin absolue et sans appel. Une petite fin de monde. La fin de son monde et de lui-même. Certes, il lui est possible de s'y résigner ou de l'accepter. (...) Mais il ne lui est plus loisible d'espérer grand-chose pour lui-même.

(...)

Quoi qu'il en soit, la certitude d'être mortel ne devrait donc jamais devenir un obstacle à notre bonheur. Penser à la mort, on le fera uniquement afin de mieux vivre – pour ajouter de la valeur à la vie, pour mieux travailler à son accomplissement.

Louis Aragon, « J'entends j'entends », *Les poètes* :

J'en ai tant vu qui s'en allèrent
Ils ne demandaient que du feu
Ils se contentaient de si peu
Ils avaient si peu de colère

J'entends leurs pas j'entends leurs voix
Qui disent des choses banales
Comme on en lit sur le journal
Comme on en dit le soir chez soi

Ce qu'on fait de vous hommes femmes
Ô pierre tendre tôt usée
Et vos apparences brisées
Vous regarder m'arrache l'âme

Les choses vont comme elles vont
De temps en temps la terre tremble
Le malheur au malheur ressemble
Il est profond profond profond

Vous voudriez au ciel bleu croire
Je le connais ce sentiment
J'y crois aussi moi par moments
Comme l'alouette au miroir

J'y crois parfois je vous l'avoue
A n'en pas croire mes oreilles
Ah je suis bien votre pareil
Ah je suis bien pareil à vous

A vous comme les grains de sable
Comme le sang toujours versé
Comme les doigts toujours blessés
Ah je suis bien votre semblable

J'aurais tant voulu vous aider
Vous qui semblez autres moi-même
Mais les mots qu'au vent noir je sème
Qui sait si vous les entendez

Tout se perd et rien ne vous touche
Ni mes paroles ni mes mains
Et vous passez votre chemin
Sans savoir que ce que dit ma bouche

Votre enfer est pourtant le mien
Nous vivons sous le même règne
Et lorsque vous saignez je saigne
Et je meurs dans vos mêmes liens

Quelle heure est-il quel temps fait-il
J'aurais tant aimé cependant
Gagner pour vous pour moi perdant
Avoir été peut-être utile

C'est un rêve modeste et fou
Il aurait mieux valu le taire
Vous me mettez avec en terre
Comme une étoile au fond d'un trou

Félix Leclerc, « Mouillures », *Cent chansons* :

Quand ils auront franchi ce terrible désert
Et que les mains tendues ils atteindront la mer
Une traînante barque les rejoindra bientôt
On les acceptera avec leurs misères
Ils cacheront leur corps sous un même manteau
Pareils à deux lierres à jamais enlacés
Qui mêlent leurs amours leurs bras leur chevelure
Ainsi nous glisserons à travers les mouillures
Bus par l'éternité, bus par l'éternité